

**LE VOYAGEUR**  
COMÉDIE EN DEUX ACTES

GENLIS, Stéphanie-Félicité Du Crest  
de (1746-1830)

**1829**

Texte établi par Paul Fièvre

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Novembre 2018

**LE VOYAGEUR**  
COMÉDIE EN DEUX ACTES

**1829**

Travelling is really the last step to be taken in the instruction et youth  
; and to set out with it is to begin where they should end. Spectator,  
Vol. V.

## **PERSONNAGES**

LE MARQUIS DE MELVILLE.  
LE VICOMTE DE MELVILLE, son fils.  
LE BARON DE VALCE.  
LE CHEVALIER DE VALCE, fils du Baron.  
, gouverneur du Vicomte de Melville.  
L'ÉPINE, valet de Chambre du Vicomte.  
ROUSSEL, valet de Chambre du Baron.

*La Scène est en Picardie, dans le Château du Baron.*

*Nota : Extrait de RECUEIL DES MEILLEURES PIÈCES  
DU THÉÂTRE D'ÉDUCATION de MADAME DE  
GENLIS, PAR MADAME DE GENLIS, Par W. Duverger.  
TROISIÈME ÉDITION, 1829. pp. 289-310*

## **ACTE I**

### **SCÈNE PREMIÈRE.**

**Roussel, L'Épine.**

*Le Théâtre représente un salon.*

#### **L'ÉPINE**

Je suis charmé, mon cher Roussel, de te revoir en aussi bonne santé ; après un voyage de deux ans, on est si aise de revoir ses anciens amis. Il y a trois jours que nous sommes ici ; et mon premier soin, en descendant de cheval dans la cour du château, a été de demander de tes nouvelles : j'appris, avec un grand chagrin, que tu étais à Paris.

#### **ROUSSEL.**

Oui, mon maître m'y avait envoyé pour quelques commissions, qui m'ont retenu plus longtemps que je ne croyais.

#### **L'ÉPINE**

Tu ne fais que d'arriver ?

#### **ROUSSEL.**

Dans l'instant ; et comme Monsieur le Baron est à la chasse, nous aurons bien le temps de causer jusqu'à son retour.

#### **L'ÉPINE**

Volontiers ; tu as trouvé ton homme ; pardi, tu verras si les voyages dégourdissent la langue. De mon naturel, j'aimais à parler ; cependant je suis encore perfectionné là-dessus. Mais c'est mon jeune maître qu'il faut entendre ; oh, c'est une volubilité... Quand on lui fait une question, lui, sans barguigner, fait trente réponses. Écoute qui peut, cela est égal, il va toujours son train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu, en étaient dans un étonnement... Suisses, Italiens, Siciliens, Anglais, Hollandais, il les forçait tous à se taire ; ah, c'est un brave jeune homme ! Je te réponds qu'il est formé celui-là. Quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puisse lui tenir tête seulement une

demi?heure.

**ROUSSEL.**

Que diantre ! Il allait dans les pays étrangers pour s'instruire ; et s'il parlait toujours, ce n'est pas le moyen.

**L'ÉPINE.**

Qu'appelles?tu pour s'instruire ? Oh, nous sommes partis tout instruits ; demande plutôt à Monsieur Dorival, notre gouverneur... C'est nous, mon enfant, qui instruisions ces pauvres benêts d'étrangers, qui n'auraient jamais su un mot de nos usages, si mon maître n'avait pas pris la peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la Comédie Française, des femmes à la mode, des beaux esprits, des soupers, des bals ; enfin, toujours Paris ou Versailles ; nous ne sortions point de là...

**ROUSSEL.**

Fort bien ; et à présent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut?être que de la Suisse ou de l'Italie.

**L'ÉPINE**

Précisément, tu l'as deviné ; et voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

**ROUSSEL.**

Ma foi, l'Épine, d'après ce que tu me dis de ton maître, je doute qu'il puisse plaire au mien. Monsieur le Baron est un bon campagnard, qui a presque toujours vécu dans ses terres, et qui pense qu'un jeune homme doit être simple et modeste...

**L'ÉPINE**

Vieilles idées que cela, mon ami ; nous les rectifierons...

**ROUSSEL.**

Oh, je n'en crois rien ; va, je te garantis que c'est un fin merle : avec son air tout uni, il en sait long : et puis, n'a?t'il pas bien su élever son fils, sans avoir pour cela besoin de lui faire courir la prétantaine ?... Monsieur le Chevalier de Valcé en vaut bien un autre, qu'en penses?tu ?

**L'ÉPINE.**

Oui, c'est un assez joli garçon... un peu niais.

**ROUSSEL.**

Niais toi-même. Où prends-tu cela ? Il a un esprit, une bonté... Il étudie, il lit toute la journée ; il est rempli de talents, et il croit ne rien savoir.

Fin merle : Fig. et familièrement. Fin merle, homme adroit, rusé drôle, rusé compère ; locution qui vient de la défiance qu'a le merle des pièges et des chasseurs.[L]

**L'ÉPINE.**

Tu appelles cela de la modestie ; et pour nous autres voyageurs, c'est de la bêtise, de la pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon cher Roussel, parlons de choses plus intéressantes: tu sais que nous arrivons ici tout exprès pour épouser la fille de Monsieur le Baron ; pourquoi donc n'est elle pas sortie du couvent ? Pourquoi est elle toujours à Paris ?

**ROUSSEL.**

Ah, pourquoi ?... C'est que Monsieur le Baron veut connaître par lui-même son gendre futur : c'est qu'il veut étudier son caractère, avant de lui donner sa fille...

**L'ÉPINE.**

Mais ce mariage est arrangé depuis fort longtemps, et même avant notre départ : ton maître, et le père du mien sont amis de tout temps ; ils sont également riches, et...

**ROUSSEL.**

Tout cela est vrai : mais Monsieur le Baron m'a donné sa parole que sous la condition que ton jeune maître, le Vicomte de Melville, viendrait ici après ses voyages passer quelque temps, afin que le Baron pût juger s'il conviendrait à sa fille.

**L'ÉPINE.**

Et Monsieur le Marquis n'imagine pas qu'il soit possible de voir son fils sans être saisi d'étonnement et d'admiration.

**ROUSSEL.**

Eh bien, Monsieur le Baron est il de son avis ? Que dit-il de ton maître ?

**L'ÉPINE.**

Mais, rien encore... Le premier jour s'est passé en compliments, en embrassements, en conversations particulières entre mon maître et son père. Hier on a été toute l'après-midi à la pêche, ce matin l'on chasse ; ainsi Monsieur le Vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute son éloquence ; mais, laisse le faire, il prendra sa revanche.

**ROUSSEL.**

Dis moi un peu ; a-t-il réellement grande envie d'épouser Angélique ?



**L'ÉPINE.**

Mais oui ; elle est riche, jolie, ce mariage lui plaît fort ; et il est même décidé à lui sacrifier, aussitôt qu'elle sera sa femme, un portrait.

**ROUSSEL.**

Ah, j'entends... d'une dame qu'il aimait.

**L'ÉPINE**

Oh, point du tout ; car c'est la copie d'une Sainte-Cécile qui est au Capitole. Mais, en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande Dame Napolitaine ; et je te répons que ce ne sera pas la première miniature venue des pays lointains sous un nom supposé.

**ROUSSEL.**

Comment, il ne se ferait pas scrupule d'une semblable fausseté ?

**L'ÉPINE**

Bon, des scrupules ! Il n'y en a point dont la fatuité ne vienne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, si Angélique est bien aise de se marier.

**ROUSSEL.**

Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de son père.

**L'ÉPINE.**

Elle n'a jamais vu mon maître ?

**ROUSSEL.**

Non. Elle a été élevée dans un couvent de province jusqu'à la mort de sa tante, l'Abbesse, et il n'y a que dix-huit mois qu'elle est à Paris.

**L'ÉPINE.**

Quelqu'un vient, je crois... Roussel, on t'appelle...

**ROUSSEL.**

C'est la voix de Monsieur le Baron...

**L'ÉPINE.**

Allons, je m'en vais ; sans adieu, mon ami.

*Il sort.*

**ROUSSEL.**

Quel étourdi !... Ah, voici mon maître...

## **SCÈNE II.**

### **Le Baron, Roussel.**

**LE BARON.**

Roussel... Je te cherchais. Eh bien, m'apportes-tu des lettres ?

**ROUSSEL.**

Oui, Monsieur, en voilà plusieurs...

*Il les lui donne. Le Baron lit. Roussel, pendant ce temps continue.*

Il y en va une de Mademoiselle Angélique : elle a écrit aussi à Monsieur le Chevalier.

**LE BARON.**

L'as-tu vue, ma fille ?

*Il lit pendant que Roussel répond.*

**ROUSSEL.**

Oui, Monsieur : elle est grandie, embellie ; oh, elle est charmante... Je vous rapporte son portrait, qui est d'une ressemblance !... Elle a voulu être peinte en Diane, parce que Monsieur le Baron aime la chasse.

**LE BARON, met ses lettres dans sa poche.**

Voyons donc ce portrait.

*Roussel lui donne une tabatière.*

Il est en effet frappant... Roussel, ne parle de ce portrait à personne ; je veux le montrer au Vicomte de Melville, sans lui dire que c'est celui d'Angélique ; je serai bien aise de voir l'impression qu'il fera sur lui.

**ROUSSEL.**

À propos de Monsieur le Vicomte, oserais-je demander à Monsieur quand se fera la noce ?...

**LE BARON.**

Oh, quand !... Je n'en sais rien : il faut voir... La tournure du jeune homme n'est pas trop suivant mon goût ; il a bien de la suffisance, pour avoir de l'esprit... Mais si le coeur est bon, c'est là l'essentiel.

**ROUSSEL.**

Il est tout fier d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

**LE BARON.**

Je l'avais prévu, j'en avais averti son père ; il faut être raisonnable, pour voyager avec fruit. Le Marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'est un honnête homme : mais il a un peu de galimatias dans la tête : tous ces Philosophes, ces Penseurs, comme ils s'appellent, sont de rudes gens. Roussel, j'aime mieux ton bon sens et le mien, que toutes leurs belles phrases. Ne connais-tu pas le valet de chambre du Vicomte ?

**ROUSSEL.**

Beaucoup, Monsieur.

**LE BARON.**

Eh bien, je te charge de le questionner adroitement sur son maître.

**ROUSSEL.**

Oh, Monsieur, je n'aurai pas besoin d'adresse ; nous en avons causé une bonne heure.

**LE BARON.**

Eh bien, qu'en dit-il ?

**ROUSSEL.**

Ma foi, Monsieur, il en parle très cavalièrement, je vous en préviens.

**LE BARON.**

Ne me cache rien ; je te l'ordonne.

**ROUSSEL.**

Vous le voulez donc ?...

**LE BARON.**

Paix, j'entends quelqu'un. Va m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

**ROUSSEL.**

Oui, monsieur.

*Il sort.*

**LE BARON.**

Le témoignage d'un valet contre son maître ne mérite guère de considération ; mais dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah, voici le Marquis.

**SCÈNE III.**

**Le Baron, Le Marquis.**

**LE BARON.**

Eh bien, Marquis, qu'avez-vous fait de nos enfants ?

**LE MARQUIS.**

Le mien est enfermé dans sa chambre ; il écrit, parce que le courrier d'Italie part demain. Ah çà, Baron, parlons un peu de nos affaires. D'abord, dites-moi ce que vous pensez de mon fils.

**LE BARON.**

Il est bien tourné. S'il était habillé à la Française, il serait fort joli ; mais ce gros col, qui lui fait un goitre, le défigure un peu ; et puis on peut bien aussi être à cheval à l'Anglaise, sans se ployer en deux, comme il fait, sur le col de son cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaise opinion de l'esprit d'un jeune homme.

**LE MARQUIS.**

Oh, pour de l'esprit, je ne crois pas qu'on puisse l'accuser d'en manquer. Faites le causer, je vous prie ; questionnez-le sur ses voyages, il vous étonnera, j'en suis sûr. Il a une imagination, un feu, un tact... Il a même de la profondeur, et beaucoup...

**LE BARON.**

Du tact, de la profondeur, à dix-huit ans !... Eh, mon ami, quel abus de mots !

**LE MARQUIS.**

Mais, faites le causer, c'est tout ce que je vous demande : Jusques là suspendez votre jugement. Vous prétendiez que c'était une folie de le faire voyager si jeune ; il ne rapportera des pays étrangers, disiez-vous, que des ridicules et de la pédanterie, et pas une vraie connaissance. Au lieu de cela il a tout examiné avec cette ardeur de curiosité qui n'appartient qu'à la première jeunesse ; et cette attention a gravé dans sa tête, d'une manière ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût passionné pour les arts ; il en parle d'une manière qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez-lui le chapitre de son Journal qui traite de la

peinture ; sur ma parole, c'est un chef-d'oeuvre de goût et d'éloquence.

**LE BARON.**

Un chef-d'oeuvre, j'y consens ; mais je n'y comprendrais rien, moi ; je n'ai nulle passion pour les arts, car je suis à cet égard d'une ignorance extrême ; je ne sais que raisonner un peu : mais quoique je n'aie point d'instruction, j'en fais cas dans les autres, et je trouve que c'est un bon? heur très réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connaissances et des talents, et tous les ans je l'envoie passer trois mois à Paris chez mon frère, afin de le perfectionner dans les choses qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, et aussi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répète, j'ai assez de bon sens pour comprendre l'agrément et l'utilité de l'instruction, mais je hais par-dessus toutes choses la pédanterie : ce vice n'est guère le partage que des demi?savants et des talents médiocres ; fût il accompagné de toute la science du monde, il me serait encore insupportable ; et surtout dans la jeunesse, il me paraît une espèce de monstruosité. Oui, un jeune homme pédant est à mes yeux l'objet le plus complètement ridicule qu'on puisse rencontrer.

**LE MARQUIS.**

Je suis de votre avis à cet égard, et certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il est d'un naturel extrême ; il y a même souvent du désordre et du décousu dans sa conversation, parce qu'il se laisse conduire par une tête vive et une âme pleine de force et d'énergie : alors il est étonnant ; il s'exprime avec une éloquence et un choix d'expressions extraordinaires. Mais cette abondance vient de source, naturellement, sans affectation et sans étude, et par la seule impulsion de l'enthousiasme qu'il éprouve.

**LE BARON.**

Je n'entends pas grand chose à tout cela ; mais enfin, j'aurai avec lui aujourd'hui une longue conversation. Je vous avoue que jusqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquents et enthousiastes ; il me raccommoiera avec eux ; nous verrons. En un mot, s'il a du naturel], je lui passe tout... Mais il faut que je vous quitte ; j'ai quelques petites affaires à terminer avant dîner.

**LE MARQUIS.**

À propos d'affaire, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la noce.

**LE BARON.**

Nous en raisonnerons ; ne précipitons rien... Ah, voici le gouverneur de votre fils ; j'imagine que vous ne serez pas fâchés de causer ensemble ; je vous laisse... Adieu.

*Il sort.*

**LE MARQUIS.**

Voilà un homme bien borné, pour sentir tout le mérite de mon fils.

**SCÈNE IV.**

**Le Marquis, Dorival.**

**LE MARQUIS.**

Monsieur Dorival, que fait mon fils ?

**DORIVAL.**

L'Épine vient de me dire qu'il est fatigué de la chasse, qu'il s'est jeté sur son lit, et qu'il dort depuis deux heures.

**LE MARQUIS.**

Oh, cela n'est pas vrai ; car je suis entré avec lui dans sa chambre, et il m'a dit qu'il allait s'enfermer pour écrire.

**DORIVAL.**

Eh bien, monsieur, il vous a prêté son journal ; qu'en pensez-vous ?

**LE MARQUIS.**

Je n'en reviens pas. Réellement, Monsieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé ?

**DORIVAL.**

Aidé !... Monsieur, ce n'est pas une exagération ; mais je ne serais pas en état d'écrire à tête reposée ce qu'il écrit, lui, d'un trait de plume. C'est une facilité qui véritablement tient du prodige ; et sa manière de voir et de juger, est inconcevable à son âge. Vous a-t-il lu son morceau sur les mœurs et l'état politique des Anglais ?

**LE MARQUIS.**

Oui...

**DORIVAL.**

Eh bien ?

**LE MARQUIS.**

Inouï, incompréhensible... Les bras m'en sont tombés, je l'avoue.

**DORIVAL.**

Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'est un sujet rare; je vous assure qu'il connaît les hommes mieux que je ne les connais moi-même, quoique j'aie vingt ans plus que lui.

**LE MARQUIS.**

Quand il partit, je ne lui donnai qu'un conseil : Mon fils, lui dis-je, vous avez seize ans, vous avez fait d'excellentes études, votre tête est bien meublée ; il s'agit à présent de former votre esprit : vous allez parcourir différents pays ; attachez-vous moins à l'étude des choses, qu'à celle des hommes...

**DORIVAL.**

Admirable précepte, bien essentiel, bien philosophique.

**LE MARQUIS.**

Les hommes, les hommes ; étudiez les hommes, lui répétai-je ! Telle fut mon exhortation : je vois avec plaisir qu'elle a fructifié...

**DORIVAL.**

Je vous réponds qu'il a bien suivi vos conseils ; il a été dans ses voyages un esprit observateur qui surprenait tout le monde... L'Ambassadeur de Venise disait de lui : Ce jeune homme joint à la vivacité des Français toute la profondeur Anglaise ; et c'était bien le peindre.

**LE MARQUIS.**

Je ne savais pas ce trait-là ; il est charmant ; il y a du tact et de la finesse... Je vous en prie, contez cela au Baron.

**DORIVAL.**

Oh, je pourrais lui en conter bien d'autres... Mais Monsieur le Baron les sentira-t-il bien ?

**LE MARQUIS.**

Le Baron est un bon homme, il a même une sorte d'esprit naturel ; mais point de ressort, point de philosophie, nulle connaissance du coeur humain : des préjugés, une imagination froide ; voilà son portrait en peu de mots.

**DORIVAL.**

Et tracé par un pinceau de maître.

**LE MARQUIS.**

Quelquefois j'ai le talent d'attraper assez bien les ressemblances... Monsieur Dorival, une tête bien faite, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétration... Mais pour revenir au Baron je sens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils ; cependant l'esprit enchante et séduit toujours les personnes même le moins en état d'en juger ; et le Baron, j'en suis sûr, ne pourra se défendre de cet attrait irrésistible...

**DORIVAL.**

Oui, mais je crains que son fils, le Chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à Monsieur le Vicomte.

**LE MARQUIS.**

Cela se pourrait. Ce jeune homme se voit écrasé par mon fils d'une si terrible manière, qu'il est à craindre que l'amour-propre humilié ne le conduise promptement à la jalousie et à l'aversion.

**DORIVAL.**

A-t-il quelque pouvoir sur l'esprit de son père ?

**LE MARQUIS.**

Beaucoup. Le petit garçon ne sera jamais qu'un très médiocre sujet ; il a de la douceur, mais point de fond, rien de brillant ; en un mot, fait pour rester éternellement dans la classe obscure des gens dont on ne peut dire ni bien ni mal ; voilà son horoscope. Malgré cela, l'aveuglement du Baron sur son compte est incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions de père : elles m'étonnent toujours ; et de tous les ridicules, celui-là est peut être un des plus curieux à observer philosophiquement... Mais, que nous veut Roussel ?



## SCÈNE V.

**Le Marquis, Dorival, Roussel.**

**ROUSSEL, au Marquis.**

Monsieur le Baron vous fait proposer, monsieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

**LE MARQUIS.**

Volontiers. Venez, mon cher Dorival.

*Ils sortent.*

## SCÈNE VI.

**ROUSSEL, seul.**

Monsieur le Baron me paraît un peu dégoûté de son gendre futur. Ma foi, je n'en suis pas fâché ; car, d'après le rapport de l'Épine, et selon les apparences, le futur, à ce que je crois, n'est qu'un fat... Quelqu'un vient ; ah, c'est monsieur le Chevalier.

## SCÈNE VII.

**LE CHEVALIER, ROUSSEL.**

**LE CHEVALIER.**

Roussel, un moment, j'ai à te parler.

**ROUSSEL.**

De quoi s'agit-il, monsieur ?

**LE CHEVALIER.**

Mon père m'a conté tout ce que tu lui as dit au sujet du Vicomte de Melville, il en est très frappé ; le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules ; et je trouve, Roussel, que vous auriez dû mettre plus de ménagement dans le compte que vous avez rendu...

**ROUSSEL.**

Dame, je n'ai dit que la vérité.

**LE CHEVALIER.**

Il ne faut pas tant se presser de croire le mal, et surtout de le débiter. Mon père vous a chargé de questionner encore l'Épine ; je vous prie, mon cher Roussel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon père davantage ; il est plus clairvoyant que nous ; ainsi ne lui donnez pas de préventions, afin qu'il puisse juger sainement et par lui-même.

**ROUSSEL.**

Vous vous êtes donc pris d'amitié pour Monsieur le Vicomte ?

**LE CHEVALIER.**

Oh, cela, point du tout ; mais malgré les défauts de son extérieur, peut-être a-t-il une bonne âme...

**ROUSSEL.**

Savez-vous, Monsieur, ce qu'il a dit de vous ?

**LE CHEVALIER.**

Non ; et je vous défends de me l'apprendre.

**ROUSSEL.**

Je suis, je l'avoue, hors de moi, de vous voir prendre le parti d'un homme qui vous traite de niais...

**LE CHEVALIER.**

De niais ?...

**ROUSSEL.**

Oui, Monsieur, de niais, puisqu'il faut vous le dire.

**LE CHEVALIER, laugh.**

N'est-ce que cela ?... Eh bien, quel tort me fait-il ? Il m'accuse d'être ce qu'on est fort communément à mon âge.

**ROUSSEL.**

À votre âge ! Mais il n'a qu'un an de plus que vous.

**LE CHEVALIER.**

Eh bien oui, j'ai dix-sept ans ; et si je suis niais, je suis fort excusable ; ainsi c'est le plus petit reproche qu'il pouvait me faire, puisque c'est une disgrâce de la première jeunesse, qu'on perd avec elle, et qui tient même souvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité et la défiance de soi-même.

**ROUSSEL.**

À la bonne heure, Monsieur, il a fait un magnifique éloge de vous : vous trouvez?cela ; moi, j'y consens.

**LE CHEVALIER.**

Non, mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenser.

**ROUSSEL.**

Vous êtes peut-être le seul jeune homme que cela ne puisse pas piquer au vif.

**LE CHEVALIER.**

Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté ni mon coeur, et qu'on ne m'accuse jamais d'être un pédant ou un fat, tout le reste m'est égal.

**ROUSSEL.**

À propos, Monsieur... Eh, mon Dieu, j'allais oublier de vous dire cela... Votre ami, Monsieur le Vicomte, nous a donné une bourde ce matin avec son courrier d'Italie.

**LE CHEVALIER.**

Comment ?

**ROUSSEL.**

Oh, c'est excellent... Il a fait dire qu'il s'enfermait dans sa chambre, parce qu'il avait vingt lettres à écrire pour Rome ; et au lieu de cela, il s'est couché entre deux draps, car il était mort de la fatigue de la chasse, malgré son trot à l'Anglaise qu'il vante tant.

**LE CHEVALIER.**

Eh comment sais-tu déjà qu'il trotte à l'Anglaise ?

**ROUSSEL.**

Pardi depuis cinq heures que je suis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le Piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un domestique dans le château, qui ne se moque de Monsieur le Voyageur, comme ils l'appellent. J'étais bien curieux de le voir ; en qualité de concierge, j'ai été tout à l'heure prendre ses ordres ; je l'ai trouvé à sa toilette : il m'a chargé de dire à Monsieur le Baron que ses dépêches étaient finies, et qu'il allait descendre.

**LE CHEVALIER.**

Eh bien, comment savez-vous qu'il n'a pas écrit et qu'il s'est couché ?

**ROUSSEL.**

Parce qu'il avait oublié de défendre à L'Épine de le dire, et que pendant son sommeil j'ai été dans son antichambre causer avec L'Épine, et que nous l'entendions ronfler.

**LE CHEVALIER.**

Mais il a peut-être écrit depuis ?

**ROUSSEL.**

Pas seulement une pause d'a, m'a dit l'Épine tout à l'heure.

Panse d'A : Se dit de celui qui s'attribue, ou à qui on attribue quelque part à un ouvrage, mais qui cependant n'y a pas travaillé. [L]

**LE CHEVALIER.**

Mentir ainsi de gaieté de coeur, cela n'est pas croyable !...  
Mon père le sait-il ?

**ROUSSEL.**

Eh, mon Dieu, non ; j'ai oublié de lui en parler.

**LE CHEVALIER.**

Eh bien, mon cher Roussel, ne lui en dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, et ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légèreté et l'étourderie causent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'est pas honnête, il n'est pas digne de ma soeur ; mais donnons-nous le temps de le connaître, et prenons bien garde d'aigrir mon père mal à propos contre lui.

**ROUSSEL.**

Allons, je ferai tout ce que vous voulez ; car votre bonté d'âme me gagne au point de me donner des scrupules. Mais, Monsieur, il est deux heures ; on va se mettre à table.

**LE CHEVALIER.**

Tu as raison. Adieu, Roussel, souviens toi de ta promesse.

**ROUSSEL.**

Oui, monsieur... Quel joli naturel d'enfant!

*Il sort.*

## **ACTE II**

### **SCÈNE PREMIÈRE.**

**L'ÉPINE, seul.**

Je croyais trouver ici Monsieur le Vicomte ; il faut absolument que je lui parle... Ah, le voici.

### **SCÈNE II.**

**L'Épine, Le Vicomte.**

**LE VICOMTE.**

Ah, Monsieur l'Épine, je suis bien aise de vous rencontrer. Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire que vous avez faite à monsieur Dorival, que je m'étais couché, et...

**L'ÉPINE.**

Appelez-vous cela une histoire, monsieur ? Ne vous êtes-vous pas déshabillé, mis au lit ? N'ai-je pas fermé vos volets ? N'avez-vous pas dormi deux heures ?

**LE VICOMTE.**

Apprenez, une fois pour toutes, quand je suis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

**L'ÉPINE.**

Fort bien, Monsieur, à présent je n'y manquerai pas ; mais aussi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous faisiez en Italie ; je crois, sans reproche, que je ne vois secondais pas mal ; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

**LE VICOMTE.**

En voilà assez là-dessus... Dites-moi, vous connaissez Roussel, il me paraît qu'il a la confiance du Baron ; tâchez de savoir de lui si j'ai le bonheur de plaire à son maître...

**L'ÉPINE.**

Je voulais précisément vous parler là-dessus, Monsieur : pendant votre dîner, nous avons beaucoup jaser, Roussel et moi, et il m'a dit que Monsieur le Baron désirait d'avoir une grande conversation avec vous dès aujourd'hui afin de s'assurer par lui-même s'il est vrai que vous ayez autant d'esprit qu'on le dit.

**LE VICOMTE, avec un ris moqueur.**

Le bon homme !... Cela est charmant !

**L'ÉPINE.**

Ainsi, Monsieur, préparez-vous.

**LE VICOMTE.**

Étonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe assez piquant... Allons, je l'essaierai... Je me livrerai.

**L'ÉPINE.**

Roussel m'a confié encore que le Chevalier a formé le projet d'avoir aussi un entretien particulier avec vous.

**LE VICOMTE.**

Comment ; il faudra donc que je subisse l'examen de toute la famille ! Cela devient très imposant.

**L'ÉPINE.**

Ils prétendent tous que ce jeune homme est rempli de science et de talents.

**LE VICOMTE.**

Mais oui ; il me paraît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très brillante réputation...

**L'ÉPINE.**

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait bien des langues pour son âge : le Latin, l'Allemand, l'Italien, l'Anglais.

**LE VICOMTE.**

Oui ; et il les parle avec une grande élégance.

**L'ÉPINE**

Ma foi, je ne m'y connais pas ; mais ce que je puis dire, c'est que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages, d'en savoir autant... Quelqu'un vient ; c'est justement lui-même.

**LE VICOMTE.**

Laissez-nous.

*L'Épine sort.*

### **SCÈNE III.**

**Le Vicomte, Le Chevalier.**

**LE CHEVALIER.**

Ah, Vicomte, je suis charmé de vous trouver seul; depuis le retour de la chasse je cherchais cette occasion. J'aurais été chez vous: mais j'ai su que vous dormiez. . . .

**LE VICOMTE, en riant.**

Que je dormais !... C'est mon valet de chambre qui a dit cela ?

**LE CHEVALIER.**

Oui. Y '

**LE VICOMTE.**

Je veux bien vous avouer le vrai... C'est que toutes les fois que je me retire pour travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors ... Sans cela, on serait interrompu à chaque instant.

**LE CHEVALIER.**

Vous ne vous êtes donc pas couché ?

**LE VICOMTE.**

Pas une minute.

**LE CHEVALIER.**

Mais vos volets étaient fermés.

**LE VICOMTE.**

Toujours, quand je travaille ; c'est un tic ; le jour me distrait ; je ne puis m'occuper de choses un peu sérieuses que de cette manière. C'est une habitude que j'ai prise en Italie, d'autant plus qu'à cause de la chaleur il faut toujours tout fermer, et que les appartements y sont par cette raison très obscurs. Ma fantaisie d'écrire à la lumière était fort connue à Rome et à Naples ; elle passa même en proverbe ; car, pour exprimer qu'un ouvrage était écrit avec soin, on disait qu'il avait sûrement été fait à la lumière. Ce fut mon discours de réception à l'Académie des Arcades, qui mit cette plaisanterie à la mode.

**LE CHEVALIER.**

Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, et...

**LE VICOMTE.**

Dans mon lit !... Mettez-vous dans la tête que je ne dors point ; ce n'est pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour le sommeil ; cet état de stupeur et de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'âme s'anéantissent, me paraît la sujétion la plus humiliante de la nature humaine. Aussi je me suis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

**LE CHEVALIER.**

Je vous en félicite... mais je venais avec l'intention de vous parler de ma soeur ; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle...

**LE VICOMTE.**

Eh bien, sait-elle que je suis en France ?

**LE CHEVALIER.**

Oui, elle me parle beaucoup de vous; elle me questionne; elle me prie de lui mander, aussitôt que vous serez ici, ce que je pense de votre caractère, et...

**LE VICOMTE.**

Vous pourrez lui répondre que je ne suis pas tout à fait imbécile, et que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

**LE CHEVALIER.**

Angélique a seize ans ; elle a toute l'heureuse simplicité de son âge ; elle croit que tout le mérite de la grande jeunesse consiste dans la modestie, la douceur, le désir de s'instruire, et surtout d'acquérir des vertus. Si je lui faisais de vous un portrait plus brillant ; si je lui mandais que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous serez à trente, au lieu de la séduire, je l'effraierais. Elle est si intimement persuadée que la première jeunesse n'est pas susceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me s'it impossible de la faire revenir de cette prévention; et si je disais que vousV avez des talents supérieurs, et une érudition profonde, elle croirait que je me suis abusé, et que j'ai pris l'assurance de la présomption et des prétentions ridicules, pour du mérite et de l'instruction.

**LE VICOMTE.**

Cri: que vous me dites là ne m'étonne point du tout; voilà le fruit de l'éducation du couvent: des préjugés, de l'entêtement.



**LE CHEVALIER.**

Elle a été mieux élevée qu'on ne l'est vordinairement dans un couvent; ma tante, fort venue de lui former l'esprit, s'attacha surtout à ne lui donner que des idées justes. . . .

**LE VICOMTE.**

Est-elle folle; sensible E. . . .

**LE CHEVALIER.**

Son cœur est excellent.

**LE VICOMTE.**

Tant mieux; rien m'attache comme une âme aimante; et, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent sur nous. . . . Les Françaises, surtout, quand elles aiment, c'est avec une violence . . . j'en ai connu une autre bien surprenante à cet égard. . . . belle comme le jour, très piquante, très à la mode; eh bien, cette femme (dont le nom est très connu même ici) est capable d'un excès de passion qui surpasse tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraisemblables. . . . une impétuosité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicatesse ! . . . et une manière d'écrire, véritablement pleine d'énergie et de séduction . . . . Cette Anglaise, et une petite Espagnole, chez le père de laquelle je logeais à Madrid, sont, dans ce genre, les deux vôtres les plus extraordinaires qui soient peut-être au monde.

**LE CHEVALIER, à part.**

Quel délire de fatuité ! . . . .

**LE VICOMTE.**

Les Italiennes ont aussi des passions très violentes; mais elles sont d'une jalousie insupportable. . . . J'en fis l'épreuve à Venise d'une manière cruelle . . . . une malheureuse femme se perdit par des éclats d'une extravagance ! . . . . Cette aventure fit un bruit affreux, et véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contais tout ce qui m'est arrivé dans mes voyages, je pourrais souvent risquer d'être accusé d'exagération : réellement, il semble que je sois né pour les choses extraordinaires, et cela dans tous les genres. . . . Mais vous, Chevalier, quand voyagerez-vous donc?

**LE CHEVALIER.**

Jé vous avoue que je n'ai nul goût pour les voyages. . . . et chaque instant fortifie ma répugnance. . . .

**LE VICOMTE.**

Mais, c'est une répugnance d'enfant, que cela...

**LE CHEVALIER.**

En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

**LE VICOMTE.**

Quel conte-l . . . Eh bien, je veux vousemméner avec moi dans le Nord l'année prochaine.

**LE CHEVALIER.**

Comment, dans le Nord ?

**LE VICOMTE.**

Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Russie, parce que je médite unvouvrage très piquaut sur les progrès rapides des Russes dans lesvarts et dans la politique. J'envai déjà fait le plan. . . . Et puis je veux connaître la Suède, le Danémarck. . . .

**LE CHEVALIER.**

Et si vous vous mariez, emmenéoez-vous votre femme ?

**LE VICOMTE.**

Oh, cela estvimpossible. . . . Je né prendrai avec moi qu'un dessinateur et un botaniste. Aimez-vous l'histoire naturelle? Moi, elle me tourne la tête. Je suis 'heureusét\_neM né l L'étude la plus sèche, la plusvaride, n'est pour mon\_qu'unvamusttment; j'apprends tout ce que je veux sans travail et sans peine. On peut se vanter de cette facilité : elle n'a rien de commun avec l'esprit; elle ne vient que dé la mémoire. . . . Il est certain que j'ai une mémoire prodigieuse. . . . Et puis j'aime toutes les sciences également. . . . Ma passion de m'instruire s'étend sur tous lesvobjets. . . . On fitÇ\_, à ce sujet à Rome, les derniers jours quej'y passai, une re? marque assez plaisante: on prétendit, que, dans la même soirée, j'avais donné la solution d'un problème, rempli douze bouts?rimés, soutenu une discussion très?vive sur la politique, traduit en Français un passage du Dante, et dansé dix contre? danses; Je ne me réssouviens pas, je ne puis répondre de l'exactitude de cette récapitulation; maisvil est très?possible qu'ellesoit vraie . . . .très possible. . . .

**LE CHEVALIER.**

Quel passage du Dante traduisites-vous?

**LE VICOMTE.**

Mais. . . Ah, cela est excellent ! . . . Il m'est échappé.  
. . . Tout ce que je me rappelle, c'est que c'était le plus  
difficile du poème, parce qu'on l'avait choisi exprès pour  
m'embarrasser. . . Je dois avoir dans mes papiers cette  
traduction, je vous la montrerai.

**LE CHEVALIER.**

J'entends mon père, je crois...

*À part.*

Ah, j'avais grand besoin qu'on vint à mon secours; je n'y  
pouvais plus tenir.

**LE VICOMTE, à part.**

Le jeune homme, à ce que je vois, est  
un peu étonné de cet entretien . . . Allons; après avoir  
pétrifié 14: fils, il faut subjugué le père. a

**SCÈNE IV.**

**Le Baron, Le Vicomte, Le Chevalier.**

**LE BARON.**

Mon fils, allez dans le salon retrouver le Marquis  
qui vous attend pour la promenade. . . Mais, écoutez. . .  
(.Eu Vù:mnte,) permettez-vous que je lui dise un mot ? .  
. . .

**LE VICOMTE.**

Je vais me retirer. . .

**LE BARON.**

Non, non, cela sera fait dans l'instant. . .

**LE VICOMTE.**

Fort bien, pendant ces temps je vais examiner  
les tableaux de ce cabinet, que je n'avais pas encore  
remarqués

*Il s'éloigne et considère les tableaux, en affectant toutes les  
manières d'un connaisseur.*

**LE BARON, au Chevalier à demi-bas.**

Eh bien, comment s'est passée votre conversation ? '

**LE CHEVALIER.**

Ah, mon père !.. ..vous me voyez dans une surprise !. . . .

**LE VICOMTE, considérant un tableau..**

Cette tête n'est elle pas d'après Raphaël ?

**LE BARON, se tournant.**

Non, c'est d'après ma grand'mère... Un très beau tableau...

**LE VICOMTE.**

Le aire n'invest pas mauvais, point du tout  
mauvais. . . . A , voilà unvassez joli paysage, il est chaud  
de  
couleur. . . .

**LE BARON, à démr'»vorä:, au Chevalier..**

C'est un fat, n'est  
ce pas : " un vrai fat. . . . Mais croyez?vous du moins qu'il  
ait  
quelque instruction, autant que vousven pouvez juger?  
Parlez?  
moi naturellement.

**LE CHEVALIER.**

Il est fou, on lui a tourné la tête; voilà tout ce  
que j'ai pu démêler.

**LE VICOMTE, considérant toujours les tableau, et se  
parlant à lui?même, mais très haut.**

Dans le goût de la Rosalba.

**LE BARON, toujours au Chevalier.**

Et si le coeur est gâté, il n'y a nulle ressource.

**LE CHEVALIER.**

Ah, mon père, parlez?lui : donnez?lui des con  
seils: peut-être parviendrez vous à le corriger. . . .

**LE BARON.**

Il suffit; nous reprendrons cetventretien. Venez,?  
Vicomte; et vous, mon fils, allez chercher le Marquis, et  
conduisez?le dans mon petit jardin; tenez, voilà la clef de  
la  
grille.

*Le Chevalier sort.*

## SCÈNE V. Le Baron, Le Vicomte.

### LE VICOMTE.

Il est charmant, votre jardin. . . le site invest  
très agréable. . . ; On y découvre du côté du bois une  
vue  
agreste, mais fort pittoresque. Au déclin du jour, le soleil  
couchant produit sur la montagne de grandes masses de  
lumière  
d'un vert si et très piquant. Ce paysage rappelle ceux de la  
Suisse,  
il en offre les charmes sans en avoir la sévérité. La  
nature  
est plus majestueuse, plus imposante en Suisse et  
en Italie;  
mais c'est une beauté, si j'ose m'exprimer ainsi, dont  
l'âpre  
austérité va jusqu'à la rudesse. Ici, elle est moins sublime,  
mais plus simple, elle touche davantage.

### LE BARON, à part.

Quelle tirade ! . . . Je crois qu'ils  
appellent cela improviser : mais ce n'est pas en Français,  
car  
je n'entends ni les mots, ni les phrases. . . .

### LE VICOMTE, à part.

Je l'ai entendu. . . le voilà déjà stupéfait.

### LE BARON, à part.

Voyons jusqu'où cela peut aller.

*Haut.*

En vérité, vicomte, vous m'étonnez. . . Vous avez une  
singulière éloquence. . . . Tout ce que vous avez trouvé le  
moyen  
de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin. . . .

### LE VICOMTE.

C'est que j'aime la campagne avec passion. La  
vue d'un beau paysage m'affecte d'une manière  
très extraordinaire ;  
naturelle : comme j'étais heureux dans les Alpes ! Ces  
hautes montagnes hérissées de rochers, entourées de  
précipices,  
dont l'aspect noble et sauvage exaltait mon imagination ;  
mes  
idées s'étendaient, s'élevaient ; entraîné par un enthousiasme  
auquel je ne pouvais résister, je descendais de  
voiture ;  
je méditais, je dessinais, je faisais des vers. . . . Quel pays

que  
l'Italie pour une tête vive et pensante . ' J42 recevais une  
impres?  
sitm que je ne puis dépeindre, en songeant qu'étais dans  
la  
patrie de Cicéron, de Virgile, et d'Horace: sachant tous  
leurs  
Vouvrages par coeur, je trouvais un nouveau plaisir à les  
lire  
dans ces lieux où ils vavaient été composés. . . .et Rome,  
Rome !  
quels transports j'éprouvai en venant dans Rome !

**LE BARON.**

À présent, parlez?moi un peu des vhommes, des  
mœurs, des ditlérens gouvernemens. N'avez?vous  
pas étudié  
tout c4:la à fond?

**LE VICOMTE.**

En vItalie, mes vobservations n'ont roulé que sur  
le matériel ; il ne faut là que de la mémoire et des vyeux,  
on  
n'y peut réfléchir. que sur le passé: mais c'est ven Suisse,  
en  
VAngleterre, qu'il faut chercher des vêtres pensans et des  
têtes  
bien organisées, des vidées d'une profondeur!. Nous V  
avons clé: la grâce, un vernis agréable, et une grande  
fraîcheur  
de coloris; nous connaissons l'art des nuances; mais  
ils vont  
sur nous l'avantage d'une raison géométrique et  
méthodique, et  
nous ne sommes pas ven mesure de pouvoir comparer  
notre  
logique à la leur. , .

**LE BARON.**

Ainsi, vous mettez les Suisses et les vnglais  
dans la même classe. Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni  
frai?  
cheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie,  
et de  
la mesure.

**LE VICOMTE.**

Oui, quant vaux mœurs et à la tournure des vl  
idées; ils se ressemblent beaucoup; dans les vnues et les v  
autres, les données sont vâ peu près les mêmes.

**LE BARON, à part.**

Les données J. . . .

*Haut.*

Vous avez fait un journal fort détaillé, à ce qu'on dit?

**LE VICOMTE.**

Oui, j'ai six volumes de mes grifi'onnages; c'estv  
un'vouvrage informe, comme vous pouvez penser; jél'ai  
écrit  
avec tant de rapidité !. . . . Cependant il y a du feu, et un  
tour  
assezvoriginal; on m'a persécuté à Londres pour le faire  
imprimer; mais je suis si loin de toute espèce de  
prétentions !  
. . . . J'ai rapporté aussi d'Italie des dessins précieuo.e.t  
d'unfim'  
admirables. . . .

**LE BARON.**

Vousvêtes grand connaisseur en tableaux 3

**LE VICOMTE.**

Mais j'ai le coup d'oeil assez juste, et un goût  
si décidé pour lesvarts. . La'musique et de la peinture ont.  
. .  
occupé mes loisirs à Rome d'une manière bien délicieuse;  
j'ai  
fait un petit traité sur la musique, dans lequel je prouve  
que  
lesVitaliens ont seuls connu les grandsvefi'ets  
d'harmonie;  
que leur style estven général plus pur, leursVidées plus  
fraîches, et qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus  
pétitsv  
airs de joliesvintentionS, de la grâce, de l'élégance, et des  
motifs  
bien soutenus.

**LE BARON.**

De manière que notre musique est mal inten  
tionnée: cela me fait dé la peine, car j'aimais Rameau...  
Mais revenons à la peinture; puisque vousvêtes un  
véritable  
amateur, je veux vous montrer;\_une miniature qu'on dit  
être  
d'un bon maître : vous m'en direz votre avis franchement,  
parce qu'en conséquence jé.l'achetèrai ou je la renverrai.  
La  
voici. (Il donne la boîte sur laquelle est le portrait d'An  
gélique. Il dit à part.) Voyons un peu ce que ce pédant  
dira  
de la figure d'Angélique ?

**LE VICOMTE, après un moment d'examen.**

Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

**LE BARON.**

Pourquoi donc? . . . Le visage me paraît joli. . . .

**LE VICOMTE, regardant le portrait.**

Non. . . point de caractère.  
tête. . . mauvais tour de tête ; nulle expression. . . un  
ouvrage détestable, en vérité.

**LE BARON, piqué.**

Cela est bon à savoir. . . .

**LE VICOMTE, regardant toujours le portrait.**

Détestable. . .  
aucune entente du mélange de couleurs; un faire  
mesquin. . . .  
une petite manière, de la sécheresse. . une drapérie  
pauvre. .

*Lui rendant la boîte.*

Cela ne vaut rien. . . .

**LE BARON, avec colère.**

Eh bien, Monsieur le connaisseur, d'autres seront moins  
difficiles . . . .

**LE VICOMTE.**

Comment, que signifie cela ?

**LE BARON.**

Ah, voici votre père fort à propos.



## **SCÈNE VI.**

**Le Baron, Le Marquis, Le Vicomte, Le Chevalier.**

**LE BARON.**

Venez, Marquis. venez. . . .

**LE MARQUIS.**

Eh, mon Dieu, vous avez l'air bienvenu. . . .

**LE BARON.**

Je viens de montrer le portrait d'Angélique à mon  
sieur votre fils . . . .

**LE VICOMTE, à part.**

Ah, voilà donc le noeud !. . . .

**LE BARON.**

Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire: il dit  
qu'elle est sèche, qu'elle a de petites manières, l'air  
mesquin . . . .  
et cent autres vimpertinences du même genre. . . .

**LE MARQUIS.**

Comment, mon fils !. . . . .

**LE VICOMTE, bas au Marquis.**

Mon père, je vous expliquerai cela. . . rien n'est plus  
simple; mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun.

**LE BARON.**

Enfin, mon cher Marquis, Monsieur le Vicomte de  
Melville est beaucoup trop merveilleux pour moi;  
son esprit  
est si fort au-dessus du mien, que je ne comprends pas  
plus  
ses longs discours que s'il parlait allemand. Son langage  
est  
composé d'une quantité de mots qui me  
sont absolument  
inconnus; et il place ceux que je sais de manière à me  
dérouter  
totalement sur leur signification. . . . Moi, je veux pouvoir  
causer avec mon gendre: ainsi vous voyez bien. . . .

**LE MARQUIS.**

C'investvassez, je vous rends votre parole;  
venez, mon fils. . . .

**LE CHEVALIER, à part.**

J'avais prévu ce dénouement.

**LE VICOMTE, au Baron.**

Monsieur, je ne sais que six langues;  
mais je n'ai pas la plus légère teinture du Picard, je  
l'avoue à  
ma honte ; et cette ignorance me coûte trop cher pour ne  
la pas  
déplorer sincèrement. . . .

**LE MARQUIS.**

Allons, mon fils, suivez?moi.

**LE BARON.**

J'espère du moins, mon cher Marquis, que je  
n'aurai pas 143 malheur de perdre votre amitié. . . .  
J'aurais dû  
vous parler avec plus de ménagement ; mais vous  
connaissiez ma  
franchise et ma vivacité: et réellement, ce jeune homme  
m'a  
poussé à bout. . . . Vous savez d'ailleurs, quand vous me  
pro?  
posâtes ce mariage, que je vous prêvins qu'il n'aurait lieu  
qu'en  
supposant que l'esprit et le caractère de votre fils me  
convien  
draient, et. . . .

**LE MARQUIS.**

Epargnons?nous desvexplications inutiles, et  
recevez mesvadioux. . . . Venez, mon fils ; partons.

**LE VICOMTE, avec ironie.**

Allons, supportons ce revers avec  
courage; les muses, la gloire, et lesvarts parviendront  
peut  
être à m'en consoler. . . . Adieu, Chevalier. . . .

*En s'en allant, et en riant.*

Voilà une aventure véritablement très?  
plaisante. Al], ah, ah!

*Ils sortent.*

## **SCÈNE VII, et dernière. LE BARON, LE CHEVALIER.**

### **LE BARON.**

Le fat ! . . . en vérité, je ne sais où j'en suis. . . .  
J'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances  
qu'il  
m'a débitées, et que j'ai eu la patience d'écouter pendant  
une  
heure. . . . Le sot jargon ! . . . parbleu, j'avais fait là un  
beau  
choix pour ma pauvre Angélique ! . . . Mais, parlez donc,  
mon  
fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance, et de  
stupidité ? . . . A

### **LE CHEVALIER.**

Je vois, mon père, ce que vous m'avez répété bien  
souvent, que la présomption, dans un jeune homme,  
doit  
également gâter son cœur et son esprit. \_

### **LE BARON.**

Mou enfant, n'oubliez jamais cette leçon: vous  
verrez des faits moins grossiers et plus spirituels; mais  
dites-vous  
bien qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes.  
Dominés par  
la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans  
égards pour les femmes, indiscrets, menteurs, arrogans:  
voilà  
les vices horribles qui les caractérisent tous, et qui sont le  
par  
tage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche et  
du  
plus ridicule. Enfin, répétez-vous sans cesse, qu'à votre  
âge,  
malgré la meilleure éducation, on ne sait rien qu'à demi ;  
que  
l'expérience et le temps peuvent seuls perfectionner  
l'esprit et  
la raison ; qu'un Philosophe ou un Savant de  
dix-huit ans,  
n'est qu'un sot; et que sans un bon cœur, de la réserve, et  
de  
la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

### **LE CHEVALIER.**

Ah, mon père, je reçois avec trop de plaisir des  
conseils si salutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour.  
Qui, daignez le croire, je serai digne de vous, du moins  
par mes  
sennens.

**LE BARON.**

Je n'en doute pas, et cette espérance fait tout le  
bonheur de ma vie. . . . Mais allons retrouver le Marquis,  
et  
l'appaiser, s'il est possible, avant son départ; car, malgré  
les  
Vimpertinences de son fils, je ne veux pas décidément  
rompre  
une liaison de vingt ans. . . . Allons le chercher, allons.

**FIN**



**PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE**

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].